

rapporté le propos à sa maîtresse, se trouvait chargée d'un ordre formel. madame de Sorgues entendait que sa protégée gardât tous ses dons.

Tiomane se soumit jusqu'à la fin. Les malles commencèrent. Au cours de la besogne, la bavarde Elli raconta une grande nouvelle : le prince Hassan venait de se déclarer, et sa demande avait été agréée. — A cet instant, Maritza, fredonnait dans la chambre voisine.

— Hein ! ajouta Elli, non sans une arrière-pensée railleuse, en voilà, un bonheur. On peut dire qu'ils seront joliment assortis. . . . le prince et la princesse. . . .

XIV

Cette avant-veille du départ avait été une de ces journées d'orage accablantes, énervantes, insupportables, particulièrement pénibles dans la douce contrée ionienne. — La nature paraît se complaire aux antithèses. — Depuis midi, l'air soufflait du feu. Vers trois heures, le ciel, d'abord d'un gris de cendre, puis subitement très noir, semblait s'être abaissé sur la ville comme un suaire morne, écrasant. Par instants des tourbillons s'élevaient, formés d'une fine poussière roussâtre et brûlante. Au loin la mer grondait, ou plutôt des mugissements surgissaient de tous côtés, comme si la foudre menaçait partout à la fois. A cinq heures on avait dû allumer dans les appartements.

Tiomane, suffoquant dans sa chambre, avait tenté, à diverses reprises, d'ouvrir une fenêtre ; mais la poussière entraît par bouffées embrasées qui augmentaient encore la pesanteur de l'atmosphère irrespirable. — Cependant, Elli, en lui apportant son dîner, lui apprit qu'il y avait gala au palais : gala intime. Une quinzaine d'invités, parmi lesquels le Gouverneur et le prince. Malgré la grandeur des appartements, on se plaignait aussi en bas ; les domestiques étaient harassés. Très probablement, les convives se retireraient de bonne heure. — Effectivement, vers onze heures, Maritza regagnait sa chambre. Bientôt un silence profond enveloppait la maison, troublé seul par ces roulements sourds qui continuaient à présager l'orage.

Il éclata brusquement dans la nuit, par un coup de tonnerre violent. Réveillée en sursaut, Tiomane s'assit sur son lit. Dans la pièce voisine, Maritza appelait, effrayée. — Oubliant tout, elle allait s'élancer vers la porte de communication, quand elle distingua la voix d'Elli qui accourait vers sa jeune maîtresse. — Au même instant un second coup retentit, plus épouvantable encore. Cette fois, on eût dit que la foudre venait de tomber sur le palais, et comme si, en effet, il eût éclaté quelque désastre, ce fut soudain une agitation pleine d'alarmes. — Au-dessus, au-dessous, de toutes parts, des bruits de voix, de pas ; des portes brusquement ouvertes ; tout un mouvement de précipitation, d'inquiétude sinistre. Des rumeurs, où dominaient des hennissements, montaient des dépendances situées dans le jardin, à droite, derrière le haut rideau des sycomores. — Que se passait-il ? — Tremblante, elle se précipita hors de son lit, se couvrit vivement d'un peignoir et alla à la fenêtre pour en ouvrir les contrevents, tâcher d'apercevoir quelque chose. — Comme elle écartait le panneau de bois, un éclair brilla. Elle se sentit chanceler. Le soi se déroba sous ses pieds. Elle comprit, et tout son sang se glaça. . . . C'était un tremblement de terre.